Ami du Clergé du 16 décembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Le Prêtre et l'Action Catholique. — V. L'Action Catholique et les besoins de notre temps, 409.
Saint Etienne. — L'actualité de son exemple, 413.
Nouvel An. — Le temps et l'éternité, 414.
Pour une fête de Marie. — Plan, 416.
En lisant. — Quelques pensées à méditer, 416.

LE PRÊTRE ET L'ACTION CATHOLIQUE

V

L'Action Catholique et les besoins de notre temps

On connait la boutade de Chesterton : « Que faut-il faire pour apprendre le latin à John ? — Il faut connaître le latin ! — Non, il faut connaître John. » En réalité, il faut connaître l'un et l'autre, puisqu'il s'agit de faire assimiler le premier par le second. La réflexion n'a pour but que de mettre en relief ce que souvent les adultes sont le plus portés à négliger : la nature de l'enfant.

Jusqu'ici nous avons surtout insisté sur les fondements dogmatiques et le contenu doctrinal de l'A. C. Il importe de faire comprendre maintenant non pas encore comment elle doit tenir compte de la psychologie des âges et des milieux — nous y reviendrons dans la suite — mais d'abord, d'une manière plus générale, des grands courants d'idées qui caractérisent le monde dans lequel elle doit œuvrer.

Ce faisant, nous saisirons mieux comment l'A. C. a été suscitée comme l'antidote providentiel aux poisons du monde moderne. Et nous établirons ainsi une contre-épreuve sur sa nécessité : nécessaire d'une nécessité interne, elle l'apparaît quand on considère ce qu'est un chrétien et ce qu'est l'Eglise ; nécessaire d'une nécessité externe, elle l'apparaît encore quand on examine les besoins du temps présent.

Nous ne pouvons prétendre dresser une liste exhaustive des caractéristiques du monde actuel. Nous ne voulons retenir que les plus frappantes parmi celles qui touchent de plus près à l'attitude religieuse des hommes. Les historiens critiqueront nos simplifications ; les philosophes et les sociologues souriront de nos analyses trop schématiques. Les pasteurs, pensons-nous, ont cependant besoin de prendre une vive conscience de certaines poussées fondamentales que la complexité du réel combine, nuance, mais ne détruit pas.

I. — *L'immense phénomène du laïcisme*

C'est sans doute, du point de vue religieux, le trait le plus saillant du monde moderne. Il est à considérer dans toute son ampleur et dans le temps et dans ses multiples manifestations.

A. — **Le diagnostic.** Ses origines remontent jusqu'au XIVe siècle à l'Université de Padoue, qui a posé le principe de la rupture avec l'unité et l'harmonie de la chrétienté moyen-âgeuse. Par son engouement pour l'humanisme de l'antiquité qu'elle désirait restaurer indépendamment des normes chrétiennes, la Renaissance accentua le mouvement, non sans l'aide indirecte de la Réforme. Mouvement qui n'a cessé de croître avec l'appui, inconscient sans doute, d'un Descartes sur le plan philosophique, sous l'influence certaine des « philosophes » du XVIIIe siècle et l'impulsion de la Révolution française. Mouvement qui a pris diverses formes suivant les pays, mais qui, d'une façon générale, a porté la société actuelle à un point rarement, sinon jamais, atteint de rupture entre la Religion et les diverses activités profanes [1]. Aussi comprend-on que S. S. Pie XII, dans sa première encyclique, ait mis le doigt sur la plaie en parlant de cette « laïcisation si vantée de la société qui a fait des progrès toujours plus rapides, soustrayant l'homme, la famille et l'Etat à l'influence bienfaisante et régénératrice de l'idée de Dieu et de l'enseignement de l'Eglise » [2].

...Qui se traduit par la séparation de la religion et de la vie...

Il faudrait ici détailler quelque peu les divers aspects de cette séparation meurtrière que bien des auteurs se sont plu à souligner [3]. C'est toute une conception de la vie que l'on veut en marge de l'Evangile : pédagogie naturaliste, juridisme amoral, économie indépendante, amour libre, etc., toutes manifestations bien connues et que le Saint-Père a combattues si souvent.

...Et qui, d'une part, tend à mutiler le christianisme...

Dans cette dissociation, la religion et la vie y perdent toutes deux. Un **tout** laïque veut se juxtaposer à un **tout** chrétien [4], ce qui ne va pas sans une lutte d'influence, meurtrière d'abord pour la religion. Celle-ci ne devrait-elle pas n'être qu'une « affaire privée » ou se cantonner dans les murs des temples ? On s'efforce ainsi de la mettre en veilleuse, lui enlevant les trois quarts des secteurs qu'elle devrait féconder.

[1] Voir G. Thils, *Mission du clergé et du laïcat*, 1re partie : *Sous le signe de la dualité* ; d'une lecture facile et passionnante. On peut ajouter, comme cause subsidiaire de cette évolution, la spécialisation de plus en plus poussée du prêtre en matière religieuse et du laïque en matière profane : « Dans la mesure où le prêtre devient simplement l'expert en choses religieuses, le laïque catholique s'oppose à lui comme expert en tel ou tel domaine profane, comme juriste, médecin, ingénieur, architecte, publiciste. Lui aussi est maître en sa matière Et dans les questions qui s'y rapportent, comme dans les questions mixtes, d'avance il se raidit contre des directives émanant des théologiens » (Hans Urs von Balthasar, *Laïcat et plein apostolat*, p. 21).

[2] *Summi Pontificatus* (édit. de la Bonne Presse, p. 15). Pour les textes parallèles, voir E. Vauthier, *S. S. Pie XII et l'apostolat des laïques*, p. 5-11.

[3] Voir surtout A. Rademacher, *Religion et vie*, Bruxelles, 1934. S. Em. le cardinal Feltin résumait ainsi la situation : « Quiconque veut regarder le monde où nous sommes, doit reconnaître qu'aujourd'hui le christianisme est coupé de la vie. Religion et vie sont deux personnages en état latent de discorde. Ils évitent de se rencontrer trop souvent pour ne pas créer entre eux des heurts et pour ne pas couper les ponts qui peuvent encore les relier dans quelque circonstance exceptionnelle et favorable. D'un côté, toute l'activité humaine se développe sans aucune attache avec la religion ; dans tous les domaines intellectuels : littérature, science ou beaux-arts, dans toutes les formes de l'activité politique, économique, professionnelle ou sociale, la vie se déroule en dehors de toute vie religieuse. D'un autre côté, notre christianisme, rejeté du monde moderne, végète la plupart du temps dans une sorte de ghetto, à côté de la vie » (cité dans *Revue des Deux-Mondes*, 15-9-49, p. 266).

[4] Voir *La Vie intellectuelle*, t. XXXVII (1935), à propos d'une enquête sur les causes actuelles de l'incroyance, p. 214-249.

Le pire est que ce « ghetto », paradoxalement reproché aux chrétiens alors qu'on le leur avait imposé petit à petit, est apparu parfois à certains catholiques comme quelque chose de normal, tant les institutions et l' « ambiance » finissent par produire leurs fruits. Le dualisme affiché dans le monde est encore bien plus dangereux quand il se fixe dans le cœur des hommes. « Un déplorable dédoublement de conscience », dit Pie XI, s'installe alors dans l'âme et porte à remplir les « devoirs religieux » d'un côté, alors que de l'autre « dans le domaine du travail, de l'industrie et de la profession » on mène « une vie trop peu conforme aux exigences de la justice et de la charité chrétienne »[5]. Et S. S. Pie XII traitait de « déserteurs inconscients ou pleins d'illusions ceux qui, en hommage à un surnaturalisme mal compris, voudraient forcer l'Eglise à se cantonner dans le domaine **purement religieux**, comme ils disent, tandis qu'en agissant ainsi ils ne font que favoriser le jeu de ses adversaires »[6].

...Et, de l'autre, à construire un monde sans Dieu et contre Dieu.

Privé de sa référence primordiale et de son meilleur appui, le monde vit encore un moment sous l'influence chrétienne par la force de la vitesse acquise, puis lentement mais sûrement se dégagent logiquement toutes les conséquences d'une autonomie absolue. Lâchées et comme « devenues folles », les valeurs humaines, pour ne pas tomber dans la dislocation totale, ne tardent pas à rechercher leur unité dans des perspectives purement terrestres, autour d'un idéal limité et fermé au divin. Unification dans un idéal « scientiste » ou « laïciste », qui souvent s'est glissé sous le couvert d'une apparente laïcité[7] et qu'ont soutenu divers partis sur le plan politique, en France surtout[8]. Unification dans l'idéal collectif de la classe (Marxisme) ou de la race (Nazisme), dont l'emprise fut et demeure si forte sur tant d'esprits et de cœurs. Unification encore, bien que toute spéciale, dans le refus de toute valeur, hormis celle d'une liberté toujours... libre de tout engagement (Existentialisme athée)[9].

B. — **Le Remède.** Or, l'A. C. — qu'on veuille bien se rappeler tout ce que nous avons déjà dit — œuvre directement contre le laïcisme. Elle tend à mettre la religion dans toute la vie ; « Tout l'Evangile dans toute la vie », comme l'écrivait M. le chanoine Thellier de Poncheville. L'A. C., dit M. Thils, « constitue un **remède adéquat** au mal de notre époque : directement opposée au dualisme ambiant, elle tend à recréer une nouvelle harmonie entre le monde et Dieu »[10]. Mgr Ancel, parlant principalement de l'A. C. spécialisée, écrit : La prise en charge par le laïcat des divers milieux de vie afin de les christianiser, est apparue comme un **remède adapté au laïcisme envahissant.** Alors que le laïcisme voulait chasser Dieu et son Christ de toute l'activité profane, de toute communauté naturelle et de tout milieu de vie, l'A. C. a entrepris de christianiser toute la vie profane et de transformer les communautés et les milieux de vie, afin que l'on puisse s'y conduire en homme et en chrétien »[1]. Et c'est presqu'exclusivement de ce point de vue que le P. Carpay justifie l'A. C.[2]

Mgr Cardijn a trouvé la formule lapidaire : « le remède au laïcisme, c'est le laïcat. »

II. — *Un « vitalisme » forcené*

Sur ce fond de laïcisme persistant se greffent d'autres courants, dont un engouement pour tout ce qui est « vital », « expérimenté », « spontané », au détriment du « doctrinal », du « théorique », du « nominatif ».

A. — **Son ambiguïté.** Dans un article intitulé **Les tendances spirituelles de notre temps,** le P. Plé a bien analysé ce courant[3]. Il nous paraît caractérisé, en philosophie, par la primauté du sujet sur l'objet, de l'immanent sur le donné ou le reçu, à plus forte raison sur le transcendant, de l'expérience sur le principe, de l'efficace sur le moral. Pratiquement, l'emporte le goût du vécu, de l'authentique et du sincère, l'amour d'une liberté toujours disponible, fuyant les restrictions d'un engagement définitif. Consent-on à suivre un maître ? C'est beaucoup plus parce qu'on se retrouve en lui que parce qu'il a pouvoir sur soi : l'estime et le respect se déplacent vers l'autorité jugée bonne pour soi, au détriment de l'autorité fonction.

[5] *Divini Redemptoris*, éd. F. N. A. C., p. 22. Ce dédoublement ne fait pas peur au tenant du libéralisme économique : cf. André Piettre, *Les péchés capitaux du libéralisme*, dans *Chronique Sociale* de sept. 1949, et son livre *Humanisme chrétien et Economie politique*.

[6] Aux Dames et Demoiselles de la Renaissance chrétienne, *D. C.*, 2-3-47, col. 260.

[7] Cf. G. Combès, *Assaut contre le Christ au XX^e siècle*, anciennement : *Le Retour offensif du paganisme*, p. 95-100 ; livre qui ne cache pas son indignation, au point d'en être agressif.

[8] Sur le *Radicalisme*, voir Berteloot. Travaux de l'Ac. Pop., nov. 1946.

[9] N'est-il pas caractéristique cet aveu de Sartre : « L'existentialisme n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences pratiques d'une position athée cohérente ? » (*L'Existentialisme est un humanisme*, p. 94). Vraiment M. J. Maritain a raison de dire qu'il n'y a plus d'athéisme, mais de l'antithéisme.

[10] *Mission...*, p. 119.

[1] *Fondements apostoliques de la vie communautaire dans le Clergé*, dans plusieurs revues, dont l'*Ami du Clergé*, 25 nov. 1951, p. 710-11.

[2] *L'Action Catholique, Essai de justification historique et de précision doctrinale.*

[3] *La Vie spirituelle*, n° spécial pour ses 25 ans. Voici quelques passages :

« Une humanité qui s'adore elle-même n'est pas athée : elle est païenne. C'est la nôtre. Comment nomme-t-elle son Dieu ? La vie. Dans la mesure où le manque de recul et l'appartenance à cette époque laissent la faculté de juger, il nous semble, en effet, que tel est bien l'objet de son culte. La déesse-Raison se trouve détrônée sous nos yeux par la déesse-Vie.

« C'est bien ce que disent les philosophes, de l'optimiste Bergson au pessimiste Heidegger. C'est bien la tendance d'ensemble du mouvement de la pensée et de l'art : du futurisme au surréalisme, de Barrès au jeune Mauriac, de Rimbaud à Rivière ou à Proust, de Gide à Giono, de Nietzsche à Montherlant, tous cherchent leur voie autour de l'analyse « sincère » d'une vie exaltée par toutes les recettes.

« Autre indice : l'intérêt se porte plus sur la vie des artistes ou des grands hommes que sur leurs œuvres... Ce qui montre bien que c'est à la vie et à ses lois qu'on demande le secret de la vérité et du bonheur.

« L'idée conceptualisée, le système bien construit, l'institution bien codifiée, et d'une manière générale toute œuvre trop éloignée de sa source vitale, n'attire que mépris, refus et désir de vengeance ou de révolution. La vie, dans son jaillissement le plus pur et le plus débordant, voilà, pour les esprits de notre temps, le secret des secrets.

« C'est aussi à cette source que s'alimente en partie l'enthousiasme actuel pour l'idéal collectiviste ou communautaire...

« Cette génération nous semble avoir pour criterium [du vrai] le vécu, l'éprouvé, le sincère, l'exaltant, l'engagé : elle demande la vérité à l'adéquation du moi avec lui-même... » (p. 283-284).

A ce courant peut se rattacher une certaine tendance à mettre la vérité et la moralité entre parenthèses, pour ne viser qu'à l'efficacité. De là ce machiavélisme dans le domaine des affaires, de la politique, etc... : il faut réussir et par tous les moyens... [4]

C. — **Sa purification.** Elle ne peut s'opérer que par un christianisme capable de redresser les déviations parce qu'il offre la véritable satisfaction à cette soif de vivre. Il faut vaincre le « vitalisme païen » par la « vitalité chrétienne ». Et c'est bien un rajeunissement, un « ressourcement » de cette sorte, que l'A. C. est en train de faire.

Une présentation authentique du christianisme :

— montrera, théoriquement et pratiquement, que la religion n'est pas « l'extrinsécisme » qu'on a parfois imaginé et qui tuerait toute vie personnelle et spontanée. L'appel de Dieu exige une réponse et ses dons une assimilation profonde grâce à quoi ils deviennent « lumière et vie ».

— fera comprendre que la vie chrétienne, à cause même des renoncements qu'elle impose, est la seule qui sauve les vraies valeurs humaines : « Qui perd son âme la trouve », « Là où est l'Esprit de Dieu, est la liberté ».

— administrera la preuve par les faits que s'il est un domaine où la « sincérité » est l'attitude primordiale de l'homme c'est celui de la religion. Le « pharisaïsme » n'est qu'une vilaine contrefaçon.

— rappellera qu'un « immédiatisme » à courte vue et un pragmatisme amoral ne peuvent procurer réellement le bonheur des hommes, puisqu'ils vont contre le plan de Dieu, le seul qui aura la victoire. L'infériorité des entreprises ou des mouvements d'inspiration chrétienne n'est qu'apparente : les groupements ou individus, affranchis de tout souci moral, ne peuvent à longue échéance qu'engendrer le désordre et la haine et semer le désespoir.

III. — *La passion de la technique*

Une civilisation scientifique et technique s'élabore sous nos yeux, dont on n'a pas encore mesuré complètement le retentissement religieux.

A. — **Le fait.** M. l'abbé Brien l'a remarquablement dépeint :

« J'insisterai sur une forme de tempérament non religieux, particulièrement grave à notre époque, « l'homme technique ». De plus en plus la technique se répand et entraîne avec elle un certain état d'esprit qui est en général un gros obstacle à la vie religieuse. L'homme technique a découvert la puissance de la machine et, avec elle, sa propre puissance ; il organise rationnellement son action pour obtenir l'efficacité maxima. Il se passionne pour une transformation du monde dont il peut devenir le réalisateur et se désintéresse de tous les problèmes dont il ne voit pas la solution dans une action mécanique déterminée. L'usage de la machine le fait vivre dans un univers désacralisé où les êtres ont perdu leur mystère intérieur et se réduisent à des schémas d'action possible. Il est difficile qu'une vie religieuse subsiste lorsqu'un tempérament de ce genre s'est constitué ; elle a perdu, en effet, son but : le mystère divin et ses moyens d'action : la prière, la fidélité intérieure, le sacrifice liturgique » [5].

« Les êtres ont perdu leur mystère intérieur... » Un autre ajoute : les choses n'ont plus de symbolisme :

« Ne perdons pas de vue que la vie moderne ne laisse guère de place à une conception religieuse de la nature. Notre époque est réaliste. Elle apprécie les choses d'après leur utilité, d'après leur valeur économique ou leur composition scientifique » [6].

Le Saint-Père résumait tout cela, quand il mettait en garde contre « l'ère technique » qui, si on n'y prend garde, pourrait bien achever « son chef-d'œuvre monstrueux, qui est de transformer l'homme en un géant du monde physique aux dépens de son esprit, réduit à l'état de pygmée du monde surnaturel et éternel » [7]. Avertissement auquel faisait écho la déclaration de l'Assemblée plénière de l'Episcopat français, en avril 1954, dont le début dénonce l'ambiguité des progrès du monde moderne « incapables par eux-mêmes de rendre l'homme meilleur » [8].

B. — **L'action à entreprendre.** Elle est délicate, mais nécessaire. L'A. C., qui a le souci du sens chrétien des réalités terrestres, a pris à cœur de s'en préoccuper.

Négativement, il ne s'agit pas de condamner le

---

4 Inutile de souligner tout ce qu'il y a de flou et de dangereux en tout cela, la liberté devient licence ; si on retient le libre arbitre, on le fait jouer au petit bonheur, oubliant que « le pouvoir de choisir est au service du pouvoir de s'achever » (J. Mouroux, *Le sens chrétien de l'homme*, p. 131). La sincérité est parfois poussée jusqu'au cynisme et à l'étalage morbide. L'appréciation des valeurs hiérarchisées dans l'homme a disparu. Le sens du péché s'évanouit avec la référence à Dieu. Le P. Liégé (*Recherches et Débats*, juillet 1954) parlant de la jeunesse face à la morale chrétienne, montre où est le danger de cette « morale de la vie » : elle justifie « cette instinctivité panthéiste, selon laquelle est bon tout acte qui met en communion avec la vie universelle : vie végétale, vie animale, vie spirituelle, mêlées en un même élan. Cette conception, séduisante à l'âge de la jeune vitalité, conduit droit à l'immoralisme : comment une confiance aussi aveugle aux impulsions vitales, même si elle sait se garder du désordre social et de l'anarchie, ne laisserait-elle place aux instincts les plus égoïstes et les moins personnalisants ? Chacun, suivant son appréhension subjective de la vie, se fera sa morale... Il y a glissement de personne à individu, il y a équivoque sur le mot de... » (p. 89).

5 *Recherches et Débats*, n° 17, oct.-nov. 1951, p. 45.

On peut se reporter à des ouvrages comme *L'avènement de Prométhée* de J. Folliet ou *Le futur a déjà commencé* de Robert Junck, traduit de l'allemand par H. Daussy. Ce dernier décrit la vie en Amérique, telle qu'elle existe déjà. Voici son jugement (p. 15) :

« Les Américains sont mille fois plus ambitieux que ne le supposent leurs adversaires les plus acharnés. Ils aspirent, non pas à la domination de continents ou même de la planète, mais à un but démesurément plus vaste, à l'échelle du grand rêve prométhéen de l'espèce humaine, la domination de l'univers, la toute-puissance sur les forces de la nature dans toutes ses manifestations. Cet appétit de puissance n'est dirigé contre aucune nation... L'enjeu est autrement plus important que l'occupation d'un fauteuil de dictateur ou de président ; il s'agit de conquérir le trône de Dieu, de se substituer à lui, de renouveler ses créations... Mais si ce complot d'un genre nouveau, encouragé par les dirigeants, soutenu par les applaudissements de la foule, ne vise aucun adversaire, on aurait tort en revanche de s'imaginer qu'il restera sans influence, comme on s'y est complu, sur le comportement religieux, moral ou politique de l'Américain... Les fondements de la démocratie, du christianisme et de la morale individualiste ont été sérieusement ébranlés. Là où auparavant la foi régnait et la conscience guidait, l'utilité et le rendement sont maintenant des critères. »

6 H. M. M. Fortmann, *Pour un développement de la foi des adolescents par la vie liturgique*, dans *Lumen Vitæ*, vol. IX, 1954, n° II, p. 326.

En ce qui concerne les Jeunes, on peut consulter *La Jeunesse d'aujourd'hui devant le Christ*, par le P. Liégé, dans *Recherches et Débats*, n° 8, juillet 1954, p. 80-97, spécialement p. 85.

7 Radiomessage de Noël 1953, *D. C.*, 10-1-54, col. 6 ; voir tout le discours.

8 *D. C.*, 16-5-54, col. 605.

progrès ; car transformer la nature, lui commander tout en obéissant à ses lois, ce n'est pas nécessairement la défigurer, ni lui enlever sa signification divine [9]. Le progrès en tant que tel n'est pas condamnable, mais son développement désordonné étouffe le sens religieux de l'homme.

Aussi, positivement, divers efforts convergents sont à mener parallèlement ;

— **Le réveil du sens mystérieux et de la valeur imprescriptible des personnes.** M. l'abbé Brien indique la voie :

« Il est... difficile de déterminer l'éducation à entreprendre par rapport... au tempérament technique. Il me semble que le correctif le plus utile... doit être l'appel à une action humaine dans laquelle le sujet ne se trouve plus en présence de données qu'il peut réduire à des schémas. L'éveil du sens de la famille (avec la prise de conscience qu'il suppose du mystère des âmes à propos de la femme aimée ou des enfants), l'appel à une action apostolique, impliquant le respect des libertés, pourront réveiller le sens du mystère de Dieu et introduire directement dans une religion active » [10].

— **Le développement de la perception symbolique des choses,** d'une façon générale et tout spécialement dans le domaine religieux :

« A côté d'une connaissance par voie de définitions et de concepts, dont l'Eglise nous donne l'exemple dans sa dogmatique et sa théologie, une connaissance par voie de symboles reste indispensable. Et nous entendons par là surtout : les symboles, les paraboles et les récits de la Bible. A chaque occasion nous devons pour ainsi dire reprendre la parole du Seigneur : « Le Royaume des cieux est semblable à... » C'est une telle connaissance qui stimule les jeunes esprits et, en même temps, les rend sensibles au mystère. Parler sans cesse du mystère peut être fatigant, surtout lorsque l'auditoire est peu porté au rationalisme, mais la présentation d'un beau symbole — une action, un récit, un jeu nous introduit dans le domaine des mystères » [1].

— **L'éducation du goût liturgique.** C'est le terrain privilégié où l'on va du visible à l'invisible, des signes à la réalité. Le « sacramentalisme » de la liturgie oblige nécessairement à apprécier les choses non pour ce qu'elles valent en elles-mêmes, mais pour ce qu'elles signifient et transmettent. A noter que le goût liturgique lui-même se prépare d'une manière lointaine, mais sûre, par l'habitude de percevoir la beauté des choses dans leur rapport avec les êtres personnels :

« Toute éducation qui développe la faculté créatrice d'une expression personnelle est une préparation à la liturgie. Là où le goût de la forme et du style reprend ses droits dans la vie quotidienne, et où les choses extérieures sont considérées comme le miroir et l'image de l'âme, la beauté formelle de la liturgie ne semblera pas si étrange ».

IV. — *La tendance communautaire*

Moins chargé d'impuretés et moins dangereux apparaît, au moins à première vue, ce dernier grand courant du monde moderne.

A. — **Constatation.** Elle est facile à faire. Sur tous les plans, les hommes découvrent de plus en plus leur solidarité. Ils sortent de leur individualisme pour se réunir en groupements de tout genre. Au-delà de la profession, de la classe, de la nation même, les moyens de communication rapides, l'échange instantané de la pensée par la radio, l'interdépendance des problèmes à l'échelle du monde, poussent les esprits vers l'organisation de vastes fédérations, comme celle de l'Europe : on sent une aspiration à une entente universelle et un besoin d'unité dans la paix. A cet idéal de plus en plus nettement perçu les divergences, les oppositions, les haines, les réactions de l'individualisme opposent un cruel démenti, mais qui n'étouffe pas la poussée communautaire, il ne fait qu'en souligner, par contraste, l'importance.

B. — **Correspondance.** Ce n'est pas le christianisme qui se plaindra de ces aspirations des hommes. Il est, en partie, à leur source et ne désire, en tout cas, que les baptiser. N'est-ce pas d'ailleurs par une attention toute particulière de Dieu que les chrétiens, dans ce monde à la recherche de son unité, ont pris une plus vive conscience de ce qu'est l'Eglise, Corps mystique du Christ ? Le pape le constatait comme un motif d'espoir :

« Ce n'est pas en vain que la Providence divine a voulu que, jamais peut-être plus profondément qu'à présent, se manifeste chez tous les membres de l'Eglise sur terre la conscience d'une forte et commune appartenance au Corps mystique » [2].

L'A. C., qui plonge ses racines dans ce dogme du Corps mystique, et qui apprend à ses membres à penser « communautaire » et « universel », se trouve particulièrement accordée à tout ce mouvement. Elle fournit, d'ailleurs, l'exemple, puisqu'elle s'organise depuis les plus bas échelons jusqu'aux plus élevés, du secteur à l'institution internationale.

Il serait faux toutefois de ne voir que du positif et du facile en cet esprit communautaire. Des déviations peuvent se glisser, dont l'A. C. elle-même doit se méfier, afin d'aider les autres à s'en prémunir.

La plus grave déviation, et qui saute aux yeux, c'est le collectivisme et ses succédanés, c'est-à-dire cette sorte de prééminence idéologique et pratique accordée à l'ensemble d'un groupe ou même de l'humanité tout entière, prise d'ailleurs assez abstraitement, au mépris des personnes concrètes, prises dans leur individualité. Dans la mesure où une communauté, quelle qu'elle soit, ne permet pas aux personnes d'atteindre leur destinée, elle trahit sa mission. L'excès d'individualisme tue le vrai développement de la personne humaine ; l'autre excès également [3].

[9] « Si le monde était signe de Dieu dans son aspect statique et pour des regards contemplatifs, il accomplira aussi bien — pourquoi pas davantage ? — son rôle « révélateur », pour l'homme moderne qui l'interroge avidement en vue d'en tirer parti, par sa mouvance, son caractère évolutif et dynamique, les formidables énergies qu'il manifeste. Ses dimensions mieux sondées en direction des infiniment petits et des mesures interstellaires ne parlent-elles pas aussi bien le langage du sacral que les éléments d'une nature dont l'homme antique ne possédait qu'une vue très fragmentaire ? » (Fr. VINCENT, F. S. C., *Orientations positives d'une Pastorale en milieu technique*, *M. O.* (93) janv. 1954, p. 21).

[10] *Ibid.*, p. 46. Concrètement, dans cette ligne, on veillera à développer le respect profond des autres, la politesse conçue comme une vertu, le geste désintéressé, le sourire gratuit, l'échange de dons sans calcul, etc...

[1] FORTMANN, *ibid.*, p. 231-232 et p. 232. Cf. *La Maison-Dieu, valeur permanente du symbolisme*, n° 22 (2e trimestre 1950).

[2] Au Sacré-Collège, le 2-6-1947, *D. C.*, 22-6-1947, col. 775.

[3] « Dans l'encyclique sur le Corps mystique, le Souverain Pontife a marqué fortement le droit inviolable de la personne, la revendication du salut personnel qui risque de s'évanouir dans le brouillard d'une mystique communautaire mal entendue : la face solitaire irréductiblement — « on meurt toujours seul » — de ce drame humain ne doit jamais être perdue de vue. » (Mgr Garrone, *Fondements doctrinaux de l'A. C. spécialisée*, *M. O.* (92), déc. 1953, p. 15).

Moins apparentes nous semblent quelques autres déviations que, pour cette raison, il est plus utile de signaler. Ne pourrait-on parler pour certains cas, de « formalisme » communautaire, comme on a parlé du formalisme religieux personnel ? Et qui consisterait à croire que si certains gestes communs sont accomplis, certaines rencontres assurées matériellement, certains mots prononcés, le travail et la prière en commun seraient par le fait même réalisés, et d'une manière valable. Non ! Il faut une âme à tout cela, des idées, du labeur, de la vertu, apportés par chacun des membres. Sinon le cadre risquerait de demeurer vide.

N'y aurait-il pas aussi le danger de « l'individualisme de groupe », comme peut exister, par exemple, l'égoïsme familial ? Le réconfort que l'on trouve dans la chaude amitié d'une équipe bien soudée ne doit pas provoquer la fermeture de cette équipe à l'égard des autres groupements. Les meilleures équipes ont à veiller à cet écueil.

Le sentimentalisme peut, enfin, maintenir à un niveau superficiel la vie communautaire et la soumettre ainsi à bien des fluctuations, comme il maintient parfois et ballotte la vie personnelle. Alors, la vie, la prière, l'action en commun exaltent momentanément chacun des membres ; vienne le moindre obstacle commun à tous ou particulier à l'un ou l'autre, et c'est le découragement, l'énervement, quand ce n'est pas la dislocation.

Tous ces dangers sont écartés quand les esprits ont approfondi dans la réflexion et dans la Foi les rapports Personne-communauté. Et quand, concrètement, chacun sait pratiquer, en toute clairvoyance et humilité, dans la prière, l'activité apostolique, l'étude ou la détente, l'indispensable alternance de la vie personnelle et de la vie communautaire, de la solitude et du groupe, du silence et de la parole, de l'initiative et de l'acceptation, bref de tout ce qui fortifie les hommes dans le secret et de tout ce qui les enrichit ou les rend utiles dans la société.

* *

Au terme de cette étude trop schématique des tendances spirituelles de notre temps, on se sent comme pris de remords. A-t-on mis le doigt sur les plaies essentielles ? N'en a-t-on pas oubliées ? A-t-on été trop sombre ou pas assez ? Combien de nuances supplémentaires eussent été nécessaires ! N'était-ce pas d'ailleurs une gageure d'entreprendre un tel survol ?

Tout cela nous le ressentons, et nos lecteurs avec nous. Mais fallait-il pour autant ne pas aider les pasteurs à voir le plus clair possible ? Ne fallait-il pas surtout donner confiance, en montrant que notre christianisme est apte à triompher des maux d'aujourd'hui comme de ceux d'hier ; en soulignant que l'A. C., avec toutes ses richesses et toute son ampleur de vues, peut et doit combler les lacunes, redresser et purifier les courants tumultueux ou impurs, en un mot rétablir les ponts entre un monde coupé des sources religieuses et la bienfaisante royauté de l'esprit de Jésus-Christ.

Ce n'est pas en fermant les yeux sur le monde qu'on peut le sauver. C'est en s'efforçant de le confronter loyalement avec l'idéal évangélique. C'est, ensuite, ayant mieux perçu la valeur des remèdes que l'Eglise propose, en mettant tout son cœur à les employer.

SAINT ETIENNE
(26 décembre)

L'ACTUALITÉ DE SON EXEMPLE

Vous savez que depuis plus de trente ans *l'Eglise est persécutée :* elle l'a été d'abord en Russie, puis au Mexique, puis en Espagne et en Allemagne ; actuellement elle l'est dans tous les pays soumis à la tyrannie communiste. Persécution bien plus redoutable que celle des empereurs romains, plus meurtrière que la Révolution française. Et nul ne saurait prédire quand elle finira.

Certains sont déroutés par ces faits. Ils ne peuvent admettre que cela se produirait si l'Eglise était vraiment sainte. Aussi font-ils chorus avec les persécuteurs et accusent-ils les catholiques d'être au-dessous de leur vocation. Ils les accusent de faire de la politique, et prétendent que le communisme ne s'attaquerait pas à une Eglise totalement surnaturelle.

D'autres chrétiens sont effrayés. Ils doutent d'eux-mêmes et de Jésus-Christ.

Il suffit de rappeler l'histoire des origines du christianisme pour apprécier sainement les motifs de la haine antireligieuse de toujours, et pour être réconforté. Ainsi que le disait Pie XII en 1942 :

> « L'appel puissant de leur vie héroïque (des martyrs) ne suffirait-il pas pour dissiper les nuages dans les esprits, pour remonter le courage dans les cœurs, pour relever le front des chrétiens d'aujourd'hui, pour leur inspirer la fierté de leur haute dignité, un ardent désir de sublime grandeur, et pour les rendre conscients de la responsabilité que leur impose la profession de leur foi ? »

Ce sont précisément ces leçons que nous allons trouver dans le martyre de S. Etienne.

I. — *La sainteté d'Etienne*

S'il y a une *calomnie* à laquelle aucun catholique qui se respecte ne devrait faire écho, c'est bien celle qu'on ressasse de nos jours : l'Eglise est persécutée, non pas à cause de son christianisme, mais *à cause de ses défauts*, à cause surtout de son ingérence illégitime dans la politique.

Que Hitler, que les communistes et les ennemis de toutes nuances profèrent une calomnie de ce genre, cela se comprend, et c'est très habile de leur part. Cela leur donne une apparence de justification aux yeux des incroyants.

Mais que des catholiques sérieux acceptent de telles absurdités, c'est inadmissible. Même si parfois, parmi les milliers de victimes des persécuteurs, il se trouve des hommes coupables, il faut bien savoir que cela est une bien petite exception. Et il est hors de doute que, de toute façon, les Etats totalitaires persécuteraient toute religion qui voudrait résister à leurs injustices.

Le martyre de S. Etienne en est une preuve flagrante.

Pourquoi l'assemblée des fidèles de Jérusalem l'a-t-elle choisi en tête de sept premiers diacres ? A cause de *sa sainteté extraordinaire.* S. Luc le répète plusieurs fois dans son livre « Les Actes des Apôtres » :

Il était, dit-il, « un homme plein de foi et du Saint-Esprit » (VI, 5).
Il était « plein de grâce et de force » (VI, 8).
Il était « rempli de l'Esprit-Saint » (VII, 55).
Et d'une charité telle qu'en mourant sous les pierres de ceux qui le lapidaient, il s'écria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché » (VII, 60).

Et cette sainteté n'était pas cachée, ou visible seulement au petit nombre de ceux qui vivaient dans son intimité : elle *éclatait au grand jour :*

« Il faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple » (VI, 8).
Et le jour de son jugement devant le Sanhédrin, « son visage leur parut comme celui d'un ange » (VI, 15).

Dans ces conditions, pensez si vous le voulez à un de nos saints contemporains les plus fameux, par exemple à un saint curé d'Ars, qui lui aussi était plein du Saint-Esprit, rempli de charité, et reconnu pour son don des miracles.

Hé bien, *voilà ceux contre lesquels s'acharne la persécution* antireligieuse de toutes les époques.

II. — *Victime de la calomnie*

Le fond de loyauté que nous portons tous en nous-mêmes nous incline à admettre comme vraies les pires calomnies. Nous pensons qu'il serait contre-nature d'inventer de toutes pièces des accusations sans aucun fondement, et nous sommes tentés de prêter une oreille complaisante aux attaques des adversaires de la religion.

C'est faire presque toujours preuve de grande naïveté. Autant nous devrions être prêts à croire le bien, autant nous devrions être méfiants quand on nous dit du mal de quelqu'un.

Ici encore, l'exemple du martyre de saint Etienne est instructif.

Comment ses ennemis s'y prirent-ils pour se débarrasser de lui ? *Par la calomnie :* ayant essayé en vain de discuter avec lui, et n'ayant pu « résister à la sagesse et à l'esprit avec lesquels il parlait » (VI, 9-10), que firent-ils ?

« Alors ils subornèrent des gens qui dirent : « Nous l'avons entendu proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu. » Ils ameutèrent ainsi le peuple, les Anciens et les Scribes, et tous ensemble se jetant sur lui, ils le saisirent et l'entraînèrent au Sanhédrin. Et ils produisirent de *faux témoins* qui dirent : « Cet homme ne cesse de proférer des paroles contre le lieu saint et contre la loi, etc. ».

Si vous êtes un peu au courant de ce qui se passe dans les pays communistes, n'êtes-vous pas frappés par des *ressemblances surprenantes ?...* Faux témoins, jugement du peuple, autorités prévenues d'avance, rien n'y manque. Ce sont exactement aujourd'hui les procédés qui étaient utilisés dès les premières années du christianisme, et cela contre un des plus grands saints, des plus connus, et des plus bienfaisants.

Un tel rapprochement se passe de tout commentaire.

III. — *La grâce et la gloire du martyre*

Nous sommes désormais renseignés. Le martyre n'est *pas une honte* dans l'Eglise catholique ; il n'est *pas une exception.* Il est parfaitement normal ; il est une grâce incomparable et une gloire éternelle.

Jésus-Christ nous l'a annoncé : les chrétiens seraient persécutés. Loin d'en faire un reproche, il a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le Royaume des cieux est à eux ! » (Mt., V, 10).

Lui-même, le Saint des Saints, a été martyrisé, après avoir été calomnié, traîné en jugement, honni par le peuple.

Habituons-nous donc à considérer le martyre comme une grande grâce. Peu importe le jugement des hommes ici-bas. La seule chose qui compte, c'est le jugement éternel de Dieu. Si, pour plaire à Dieu, le martyre nous est demandé, soyons heureux de souffrir.

« De même que toute la vie humaine de Jésus a trouvé dans la mort son accomplissement (Jo., XIX, 30), ainsi la vie du chrétien tend naturellement au martyre comme à sa perfection. L'acte suprême de la vie, c'est mourir, comme don absolu de soi. Au don réel et physique de Jésus dans la mort, répond par le martyre le don total et réel de l'homme. ...C'est proprement par la mort que le chrétien atteint sa perfection... *le cœur chrétien tend invinciblement au martyre ou du moins à la mort comme don suprême de soi* » (Divo Barsotti).

Si nous voulons vivre en chrétiens dignes de ce nom, persuadés que seule l'éternité compte, et qu'il faut vivre sur cette terre sans nous y attacher, répétons-nous avec le P. de Foucauld :

« Vis aujourd'hui comme si ce soir tu devais mourir martyr ».

NOUVEL AN

LE TEMPS ET L'ÉTERNITÉ

De même que l'anniversaire de notre naissance est pour chacun de nous l'occasion de prendre conscience de la rapidité du temps, le Nouvel An est une occasion collective de jeter un regard sur l'année écoulée et de prévoir une meilleure utilisation de l'année qui vient.

Profitons-en aujourd'hui pour tâcher d'approfondir un peu ce mystère du temps, afin d'en tirer une importante leçon pratique.

I. — *Nature du temps*

Le temps est un mystère : Dieu seul a l'intuition exacte de sa nature. Ne soyons donc pas surpris qu'il ait été parfois très mal compris.

1. Tel est le cas des penseurs grecs. Ils constataient que les éléments de l'univers se succédaient toujours selon un plan très précis. Pé-

riodiquement la terre, la lune, les planètes, revenaient au même point par rapport au soleil, considéré comme centre du monde. Ils en concluaient que tout ce qui existe repassait continuellement par les mêmes cycles. Les hommes eux-mêmes étaient destinés à revivre les instants qu'ils avaient passés sur terre. Pour eux, *le temps était cyclique.* Il n'était pas question d'une éternité autre que le temps : *l'éternité était incluse dans le temps.*

2. Avec la révélation chrétienne, apparaît une autre notion du temps, *le temps linéaire,* qui ne tourne pas sur lui-même indéfiniment, mais qui part d'un point, la création, et s'étend dans une direction irréversible : la fin des temps.

Nous chantons tous au *Credo* que nous croyons à la résurrection de la chair, et que le règne de Jésus-Christ n'aura point de fin. Dans cette perspective le regard du chrétien est fixé en avant, vers l'éternité bienheureuse qui l'attend à l'issue de cette vie terrestre. L'éternité est alors considérée comme étant *au bout du temps.*

Cette vue du temps est parfaitement conforme au dogme. Elle entraîne des conclusions très importantes : la pratique de l'espérance chrétienne, dans le détachement du monde et la mortification.

Mais il ne faudrait pas être en ceci victime de notre imagination, et nous représenter Dieu comme absent de notre vie actuelle, et nous donnant rendez-vous seulement à la fin du monde.

3. En réalité, l'éternité de Dieu ne se trouve pas seulement au bout du temps : elle transcende le temps, elle l'enveloppe. Dieu, dans sa plénitude infinie de vie, est absolument hors de toute mesure temporelle : il est pour ainsi dire un éternel instant auquel se rattachent tous les instants successifs de notre temps. Ainsi l'éternité et le temps sont *simultanés.*

II. — *Le temps et l'éternité*

L'étude des rapports entre le temps et l'éternité est très riche en leçons.

« Le temps, dit S. Augustin, est une imitation de l'éternité. »

On peut concevoir cette imitation de *deux façons :* d'une manière naturelle, et d'une manière surnaturelle.

1. Dans le *premier sens,* c'est, comme dit Bossuet, une « faible imitation ». Il s'agit plutôt alors d'une apparence trompeuse :

> « L'éternité est toujours la même ; ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession. C'est ce qui lui donne moyen de se jouer de nous. Il ôte un jour, il en rend un autre. Il ne peut retenir cette année qui passe ; il en fait couler en sa place une autre semblable, qui nous empêche de la regretter. Il impose ainsi à notre faible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable... Ainsi l'on ne remarque pas que le temps passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. »

Mais, continue le grand orateur, cela n'empêche pas le temps de faire son œuvre ; il la fait si sournoisement, si insensiblement, que nous ne remarquons pas notre vieillissement. Et

> « Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort. Nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. »

Cette imitation de l'éternité par le temps est donc trompeuse.

2. Mais *au plan surnaturel* il ne tient qu'à nous de brancher directement notre durée, pour ainsi dire, sur l'éternité de Dieu. Et cela en participant à la grâce divine. Je m'explique:

A mesure que l'homme se dégage de la vie matérielle et sensible pour s'élever dans les régions de la vie intellectuelle, il s'arrache aussi aux vicissitudes du temps. Quand nous lisons un penseur profond des siècles passés, nous sommes beaucoup plus touchés que quand nous parcourons des pages insignifiantes écrites par un contemporain : « Un penseur est toujours actuel, s'il a vraiment rejoint la vérité » (Divo Barsotti).

Or cette communication par-dessus les siècles est encore beaucoup plus réelle quand il s'agit de la vie surnaturelle. Cette vie nous est communiquée par le Verbe incarné, Jésus-Christ, qui transcende le temps par sa divinité éternelle. Et comme cette vie est la même chez tous ceux qui sont en état de grâce, il y a entre eux une réelle communication vitale et psychologique. Comme le dit encore Divo Barsotti :

> « Tout homme vit au fond sur le même plan. Ni le temps ne nous sépare, ni la contemporanéité ne nous rapproche. Un saint d'aujourd'hui est plus proche de S. Benoît que de son collègue de bureau ou que de son confrère de couvent... Les saints des derniers temps se sentent les frères de ceux des premiers, ils vivent la même vie, ils ont la même expérience, la même foi. »

III. — *Conclusions pratiques*

Cette doctrine grandiose, et trop peu connue des fidèles, entraîne d'importantes conséquences, personnelles et sociales.

1. *Personnellement,* nous ne pouvons mieux faire que de nous arracher le plus possible aux sensations inutiles qui nous accaparent et nous entraînent continuellement dans leur flux perpétuel, et de nous tourner vers Dieu par la contemplation et l'amour. Nous participerons ainsi d'une certaine manière à l'éternité divine, comme S. Augustin aimait à le redire :

> « Quand nous vivons selon Dieu, notre esprit, fixé sur ses mystères invisibles, est nécessairement pénétré par son éternité, de sa vérité, de sa charité, et il y trouve sa perfection... si bien qu'au cours de toutes nos entreprises temporelles raisonnables, nous devons agir dans la contemplation des biens éternels qui nous sont destinés, nous détachant des premières et adhérant à ceux-ci (*De Trin.*, XII, 21).

C'est aussi ce qu'il pratiquait. Les *Confessions* en sont le témoignage :

> « Vous, Seigneur, qui êtes ma consolation et mon Père, vous êtes éternel. Quant à moi, je me suis éparpillé dans la chaotique succession des événements. Mes